LA PAROLE À JACQUES FONTANILLE

JACQUES FONTANILLE HAS THE FLOOR

Rafael Martins NOGUEIRA[1]

Résumé : Réalisé par écrit entre le 10 juillet et le 4 novembre 2025, cet entretien en onze questions vise à reconstruire, à partir du témoignage situé de Jacques Fontanille, l'émergence et la consolidation de la sémiotique des pratiques, en examinant les conditions intellectuelles, institutionnelles et épistémologiques de ce processus. Fontanille retrace l'élargissement de la sémiotique de la textualité vers les situations, l'expérience et la corporéité, tout en soulignant le rôle collectif des chercheurs, des séminaires et des centres de recherche dans cette évolution. L'entretien éclaire également la reformulation du modèle, du parcours génératif de l'expression aux niveaux de pertinence, puis aux régimes de sémiosis, ainsi que l'inflexion sémio-anthropologique de ses travaux récents. En distinguant la mémoire de l'acteur, la documentation disponible et l'interprétation de l'auteur, l'article propose à la fois une source pour l'histoire récente de la discipline et un point de départ pour étudier ses prolongements contemporains, notamment dans les recherches brésiliennes consacrées aux objets numériques, politiques et sociaux.

Mots-clés : Sémiotique des pratiques. Historiographie de la linguistique. Histoire de la sémiotique. Régimes de sémiosis. Jacques Fontanille.

Abstract: Conducted in writing between July 10 and November 4, 2025, this eleven-question interview aims to reconstruct, through Jacques Fontanille's situated testimony, the emergence and consolidation of the semiotics of practices by examining the intellectual, institutional, and epistemological conditions of this process. Fontanille traces the expansion of semiotics from textuality toward situations, experience, and embodiment, while emphasizing the collective role played by researchers, seminars, and research centers in this development. The interview also clarifies the reformulation of the model from the generative trajectory of expression to levels of pertinence and, subsequently, to regimes of semiosis, as well as the semio-anthropological turn in his recent work. By distinguishing the actor's memory, the available documentation, and the author's interpretation, the article provides both a source for the recent history of the discipline and a point of departure for examining its contemporary developments, particularly in Brazilian research on digital, political, and social objects.

Keywords: Semiotics of practices. Historiography of linguistics. History of semiotics. Regimes of semiosis. Jacques Fontanille.

1 Doutorando da UFC (Universidade Federal do Ceará). E-mail: rafaelmarrtinsnogueira@outlook.com.br.

DOI: http://dx.doi.org/10.21709/casa.v19i1.21378

Avant-propos

Le présent entretien avec le sémioticien Jacques Fontanille s'est déroulé entre le 10 juillet et le 4 novembre 2025. Ce dialogue doit beaucoup à l'écriture de ma thèse de doctorat, au cours de laquelle certains épisodes de l'histoire de la sémiotique française ont soulevé des questions auxquelles les sources écrites ne permettaient pas toujours de répondre. Les interrogations adressées à Fontanille sont nées de ces incertitudes, mais aussi de l'observation du paysage actuel de la discipline. L'entretien se situe ainsi au croisement d'une recherche historiographique, attentive aux conditions d'émergence et de circulation des idées, et d'une réflexion sur les transformations théoriques qui ont progressivement conduit la sémiotique à élargir ses objets et ses méthodes. Cet entretien a pour objectif de reconstruire, à partir du témoignage situé de Jacques Fontanille, l'émergence et la consolidation de la sémiotique des pratiques, en examinant les conditions intellectuelles, institutionnelles et épistémologiques de ce processus, ainsi que ses prolongements contemporains.

Du point de vue historiographique, le témoignage de Jacques Fontanille est considéré ici comme une source située, qui renseigne à la fois sur les événements évoqués et sur la manière dont un acteur central les recompose rétrospectivement. Il n'est donc ni assimilé à une preuve documentaire autosuffisante ni présenté comme un récit exhaustif. Dans la mesure du possible, les dates, les affiliations institutionnelles, les programmes de séminaires et les références bibliographiques ont été confrontés aux documents et aux publications disponibles. Les souvenirs qui n'ont pu être corroborés demeurent explicitement attribués à l'interviewé, tandis que les synthèses et les mises en relation proposées dans cet avant-propos relèvent de l'interprétation de l'auteur (Cavaliere, 2013).

Sur le plan procédural, l'entretien comprend onze questions et a été mené par courrier électronique entre le 10 juillet et le 4 novembre 2025 par l'auteur, doctorant en linguistique et chercheur dans le domaine de l'historiographie de la sémiotique. Les réponses ayant été reçues sous forme écrite, aucun enregistrement ni aucune transcription n'ont été nécessaires. Elles ont fait l'objet d'une harmonisation typographique et d'une révision linguistique, sans modification de leur contenu théorique. Jacques Fontanille a donné son consentement écrit à la réalisation de l'entretien et en a autorisé la publication.

Dans cette histoire, Fontanille occupe une position particulière. Après la mort de Greimas, la continuité des espaces collectifs de recherche a donné lieu à plusieurs réorganisations institutionnelles, notamment autour du Séminaire intersémiotique de Paris et du pôle de Limoges (Portela, 2006). Le Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS) a été créé par Jacques Fontanille en 2000, dans le prolongement du GDR « Sémiotique » (G1065), actif de 1993 à 1999 et consacré à la restructuration de la recherche sémiotique en France (CeReS, s.d.). Réunissant des chercheurs en sémiotique, en linguistique et en sciences de l'information et de la communication, le CeReS a offert un cadre favorable à l'élaboration de nouveaux programmes de recherche. Dans ce cadre institutionnel, la

réflexion sur les pratiques a trouvé un terrain favorable à l'élaboration de programmes rapprochant la théorie du discours des situations concrètes, des supports matériels, des techniques, des usages et des manifestations culturelles (Fontanille, 2006, 2008).

La place occupée par Fontanille dans ce processus ne saurait toutefois être comprise à partir de sa seule production théorique. Elle résulte aussi de sa participation à des revues, de la direction de séminaires, de ses responsabilités universitaires et de son engagement dans la formation de chercheurs. Cette centralité n'efface pas le caractère collectif de l'histoire retracée dans l'entretien. Les publications issues de ces réseaux et les entretiens antérieurs avec Fontanille attestent la circulation internationale de ces problématiques, notamment entre chercheurs français, italiens, belges et brésiliens (Portela, 2006, 2015). Fontanille apparaît ainsi moins comme l'initiateur isolé d'un nouveau courant que comme celui qui a su reprendre, organiser et prolonger des problèmes déjà présents dans ce réseau, en leur donnant une cohérence théorique et une continuité institutionnelle.

La conversation s'ouvre sur les conditions qui ont rendu possible la sortie progressive du cadre strictement textuel. Fontanille revient sur la place accordée, dès *Sémantique structurale*, à la perception, à la scène prédicative, aux actants et aux modalités existentielles. Ces éléments ne constituaient pas encore une sémiotique des pratiques, mais ils permettaient déjà d'envisager le faire et l'action au-delà de leur statut d'actions de papier. À partir de ce constat, l'entretien interroge la pertinence de l'expression « tournant pratique » pour désigner le déplacement qui a conduit la sémiotique des textes vers l'étude des situations, des interactions et de l'expérience. Fontanille insiste sur la durée de ce mouvement, nourri par l'élargissement préalable des objets d'analyse, avant que *Pratiques sémiotiques* n'en propose une organisation théorique plus générale. La discussion porte également sur la nature de cette transformation : s'agit-il d'une évolution continue, d'une rupture conceptuelle ou d'une prise de conscience ponctuelle venant concentrer des changements engagés depuis longtemps ? Cette question conduit à examiner le rôle de la phénoménologie et de la sémiotique tensive, mais aussi celui des passions, du corps et de la chair, dont la prise en compte a rendu de plus en plus difficile le maintien d'une conception exclusivement textuelle de l'action.

L'entretien replace ensuite cette évolution dans une histoire collective. Fontanille revient sur le Séminaire Intersémiotique de Paris, qu'il présente comme un laboratoire consacré aux problématiques du corps et des pratiques. Les exposés, les discussions et les introductions préparées pour ce séminaire ont contribué à la maturation de plusieurs de ses ouvrages. La conversation permet également de restituer la contribution de chercheurs dont les travaux ont précédé ou accompagné la formalisation de la sémiotique des pratiques. Françoise Bastide est évoquée pour ses analyses des dispositifs expérimentaux et des pratiques scientifiques ; Eric Landowski, pour l'introduction de la situation comme composition hétérogène de discours, de gestes et de comportements ; Manar Hammad, pour ses recherches sur l'espace, les architectures et les pratiques qu'elles permettent de reconstituer ; Jean-Marie Floch, enfin, pour ses études menées

dans le domaine professionnel, notamment sur les usages du métro et la conception des espaces commerciaux. Le dialogue avec Bruno Latour apparaît également comme un moment important dans l'ouverture de la réflexion sémiotique vers des questions anthropologiques.

Cette histoire des pratiques ne peut donc pas être dissociée des lieux de travail, des trajectoires professionnelles et des positions occupées par les chercheurs. Floch et Landowski, qui exerçaient en dehors du cadre universitaire traditionnel, disposaient d'une liberté particulière pour se confronter à des objets absents des cursus de littérature et de linguistique. Fontanille souligne également que sa propre position institutionnelle lui a permis, à un moment avancé de sa carrière, de prendre des risques théoriques et méthodologiques. L'entretien met ainsi en évidence le rapport entre innovation conceptuelle et conditions institutionnelles : les transformations de la théorie ne procèdent pas uniquement d'une logique interne, mais dépendent aussi des espaces dans lesquels les chercheurs travaillent, des problèmes auxquels ils sont confrontés et des interlocuteurs avec lesquels ils construisent leurs propositions.

Une autre partie de la conversation est consacrée aux reconfigurations successives du modèle proposé par Fontanille. Le passage du « parcours génératif de l'expression » aux « niveaux de pertinence sémiotique », puis aux « régimes de sémiosis », ne relève pas d'un simple changement de vocabulaire. Fontanille revient sur les difficultés épistémologiques soulevées par l'idée d'un parcours de l'expression et sur les objections qui l'ont conduit à considérer les signes, les textes, les objets, les pratiques, les stratégies et les formes de vie comme différents plans d'analyse, puis comme des manières distinctes d'établir la relation entre expression et contenu. La discussion permet ainsi de suivre une pensée en cours de réélaboration, attentive à ses propres hésitations et disposée à reconnaître l'insuffisance de certaines formulations, notamment celle de la pratique sémiotique proposée dans le glossaire de *Formes de vie*.

Enfin, l'entretien aborde les prolongements sémio-anthropologiques de cette réflexion. Les travaux consacrés aux pratiques ont conduit Fontanille et les chercheurs formés dans son entourage à dialoguer davantage avec l'ethnologie, la sociologie et l'anthropologie. Cette orientation se manifeste dans *Terres de sens*, centré notamment sur les pratiques, les formes de vie et les enjeux anthropologiques du mouvement coopératif, puis dans *Ensemble*, consacré à l'actant collectif et aux pratiques politiques. Fontanille revient également sur le contexte intellectuel de la sémiotique post-greimassienne, sur la dispersion du groupe initial et sur son propre souci de préserver une cohérence théorique commune, tout en intégrant des problèmes développés par des chercheurs qui s'étaient éloignés du projet collectif.

La conversation s'achève sur les pressions exercées par les transformations contemporaines de l'université. Fontanille évoque l'introduction du *new management*[2]

2 L'expression *new management* est celle employée par l'interviewé. Elle renvoie ici, de manière

dans les établissements européens et l'importance progressivement accordée à l'impact social, économique et culturel de la recherche. Sans dissimuler les présupposés idéologiques ni les effets négatifs de cette orientation, il reconnaît qu'elle a également incité les chercheurs à repenser leur rapport au monde social. La sémiotique des pratiques, des formes de vie et des collectifs apparaît alors comme une manière de renouer avec les situations vécues et avec les problèmes auxquels sont confrontés les acteurs sociaux. L'entretien ne propose donc pas seulement le récit d'un élargissement théorique : il donne à voir les hésitations, les rencontres, les contraintes institutionnelles et les choix intellectuels qui ont rendu cet élargissement possible.

Limoges-Fortaleza, juillet-novembre 2025.

De la textualité à l'expérience

Dans votre ouvrage Pratiques sémiotiques *(2008), vous mentionnez l'adage de l'époque selon lequel « les structures ne descendent pas dans la rue ». Cependant, ne serait-il pas possible d'identifier, dès les premiers travaux de l'École de Paris, même de manière implicite, les « germes » d'une préoccupation pour le faire et l'action qui préfigurait déjà les pratiques sémiotiques ?*

Jacques Fontanille: Selon les termes mêmes de Greimas, il s'agissait à l'époque d'un faire, d'actants et d'actions **« de papier[3] »**, purement textuels. La boutade de Kristeva coïncidait avec les révoltes étudiantes et ouvrières de mai 1968, qui, elles se passaient dans la rue et avec des êtres de chair et d'os ! En revanche, dans *Sémantique Structurale*, quelques années avant, la perception et un arrière-plan phénoménologique étaient déjà présents dans la manière d'aborder la scène prédicative avec ses actants et ses modalisations existentielles. Ce sous-bassement « non-linguistique », mais bien sémiotique, est même littéralement déclaré quand Greimas propose (1966, p. 13) de « considérer la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension du sens ». Si on peut analyser et comprendre une scène prédicative et actantielle « dans la perception » de cette scène, perception présente ou imaginaire (il appelle cela un « micro-univers de sens »), on devine alors qu'elle n'est pas nécessairement textuelle, et que son inscription dans tel ou tel substrat expressif est largement ouverte. Dans ce cas, le « faire » et l'« action » pourraient déjà, dès *Sémantique structurale*, être considérés indépendamment du « papier » et de la textualité.

---

générale, à l'introduction de logiques managériales, d'objectifs, d'indicateurs et de dispositifs d'évaluation de la performance dans l'université ; elle n'est pas automatiquement assimilée, sans nuance, au concept plus circonscrit de New Public Management. Voir Chatelain-Ponroy *et al.* (2014).

3 En gras dans l'original.

En outre, il m'a toujours semblé curieux que Greimas, qui n'avait pas encore travaillé la narrativité, évoque dès les premières pages de son ouvrage sur la sémantique le prédicat, l'actant, les modalisations de la scène prédicative, et bien plus loin seulement, le sémantisme classique des sèmes, sémèmes et lexèmes. On ne peut pas dire que cela préfigurait les pratiques sémiotiques, mais il est vrai que cela les rendait possibles, voire légitimes, si on tient à ce que Greimas ait pensé à tout, ait tout inventé dès le premier jour...

Dans Pratiques sémiotiques*, vous écrivez : « La pratique sémiotique elle-même a largement outrepassé les limites textuelles et s'est intéressée, depuis plus de vingt ans, à l'architecture, à l'urbanisme, au design d'objets, aux stratégies de marché et même à la dégustation d'un cigare ou d'un vin, et plus généralement à la construction d'une sémiotique des situations, et même, aujourd'hui, selon les propositions d'E. Landowski, d'une sémiotique de l'expérience [...] » (Fontanille, 2008, p. 9).*

À partir de cet élargissement de l'objet sémiotique — du texte vers les pratiques, les situations et l'expérience —, est-il possible, selon vous, de parler d'un « tournant pratique » en sémiotique ?

J.F.: On peut le dire en effet, mais c'est un « tournant » de longue durée, qui a commencé par des innovations concrètes, et des élargissements dans les objets d'analyse, de véritables expériences et explorations en territoire inconnu. Moi, j'y ai participé comme les autres, mais mon livre *Pratiques Sémiotiques* n'est pas à l'origine de ce mouvement long et progressif. Il intervient après l'élargissement et la diversification maximale des objets d'étude, justement pour fournir un cadre (et éviter l'explosion des fondements de la sémiotique structurale) et pour donner une légitimité globale, rétrospective et prospective à ces problématiques de l'expérience pratique. Ceux qui voulaient ne rien changer à la théorie et à la méthode sémiotique disaient alors que tous ces nouveaux objets, c'était « de la textualité » même si ce n'étaient pas des « textes ». C'est encore et toujours, par exemple, la position de Marrone, dans son livre sur la textualité (*L'invenzione del testo*, 2010).

Moi, j'ai voulu montrer qu'on était sorti de la textualité proprement dite, parce que les autres objets, en particulier les pratiques et les formes de vie, exigeaient des méthodes différentes, par exemple ethnologiques, ou phénoménologiques. Parallèlement, Landowski, avec la structure sémiotique des « situations », et Bordron, avec ses travaux sur la perception (Bordron, 2011), ont assumé la sortie de la textualité, chacun avec des méthodes spécifiques, adaptées à leur objet qui n'était pas textuel.

La définition des « pratiques sémiotiques » proposée dans Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage *(Greimas et Courtés, 1979) et celle qui figure dans le glossaire de* Formes de vie *(Fontanille, 2015) relèvent-elles, à votre sens, d'une évolution continue ou d'une rupture conceptuelle ?*

Quels facteurs théoriques ont motivé cette reformulation sur près de quatre décennies ?

Quel rôle la phénoménologie et la sémiotique tensive ont-elles joué dans ce processus ?

J.F.: Je ne pense pas que ce soient seulement la phénoménologie et la tensivité qui ont ouvert la voie aux pratiques. Les passions ont obligé la prise en compte du corps, et quand une action passionnée mobilise un corps, elle n'est plus textuelle : même si on la saisit dans un texte, elle oblige à prendre en compte la chair, et en la saisissant dans un texte, c'est elle qui nous saisit, dans notre chair même. En outre, la lecture de Bourdieu[4] montre bien comment apparaît le « sens pratique » : dès le début, dans son premier livre où il analyse le comportement et la posture des hommes berbères, les « signes » passionnels sont des expressions d'un corps charnel, et des tensions internes de cette chair. Et il va plus loin quand il explique que le sociologue ne peut saisir le sens de ce qu'il observe que si sa propre subjectivité et son propre corps sont « immergés » dans les interactions sociales ; en ce sens, ce qui se passe dans le social a le corps pour support et pour expression, et cela nous saisit en tant qu'observateur, en tant que spectateur charnel.

Je ne saurais dire si c'est une évolution linéaire ou une rupture conceptuelle. Mais j'ai constaté que la sémiotique changeait profondément, sans qu'on en tire les conséquences théoriques et méthodologiques. Le changement a pris du temps, sans rupture visible, mais le livre sur les pratiques a permis une prise de conscience. La prise de conscience n'est pas une rupture : le changement s'étale dans la durée, et la prise de conscience est ponctuelle. Il y a un effet de « sommation », tous les changements antérieurs se concentrent en un seul moment, ce qui nous fait croire à une rupture. Mais ceux qui croient à une rupture regardent tout cela de loin, sans être immergés (cf. supra).

Pionniers, laboratoires et le rôle du collectif

Concernant le Séminaire intersémiotique de Paris, quel rôle cet espace institutionnel de débat a-t-il joué dans la maturation de la notion de pratique ?

Peut-on identifier des moments charnières dans le passage des premières occurrences de « pratiques signifiantes » dans les Actes Sémiotiques *à une proposition théorique consolidée de la sémiotique des pratiques ?*

J.F.: À l'époque, je dirigeais le Séminaire, et j'en faisais le laboratoire des nouvelles problématiques : principalement « le corps » et « les pratiques ». J'y faisais de substantielles introductions, qui incitaient les collègues à prendre des risques dans leurs exposés, et mes introductions devenaient ensuite la base des livres que j'écrivais (*Corps et Sens*, et *Pratiques sémiotiques*). Pour d'autres sujets, comme la temporalité, j'ai préféré organiser

4 Voir notamment *Sociologie de l'Algérie* (Bourdieu, 1958) et *Le sens pratique* (Bourdieu, 1980).

avec Denis Bertrand un livre collectif qui regroupait les exposés des participants du séminaire.

Oui, le séminaire parisien a joué un rôle majeur dans le renouvellement des problématiques de notre sémiotique, parce que je l'ai piloté dans cet objectif stratégique !

Mais je ne me souviens pas de débats décisifs sur telle ou telle difficulté et tel ou tel désaccord. Je crois que tous ceux que j'avais invités à parler étaient très heureux d'aborder les pratiques de la nouvelle manière, puisque pour la plupart, ils avaient déjà eux-mêmes fait l'expérience concrète de la description des pratiques. Vous savez bien que, quand on fait le « casting » d'un séminaire (et pas d'un congrès ou d'un colloque), on essaie de réunir tous ceux que la question posée intéresse, mobilise et motive, et pas les autres...

En revanche, certains, moins convaincus, me disaient que je ne faisais plus de la sémiotique, mais de la philosophie ou de la sociologie. Mais quand il est ainsi formulé, le désaccord ne sert à rien...et j'ai quand même continué à faire de la sémiotique à ma manière, sans devenir pour autant philosophe ou sociologue.

Note de l'intervieweur : Les documents disponibles permettent de situer le cycle « *Pratiques sémiotiques* » en 2004-2005 et « *Pratiques et stratégies sémiotiques II* : formes syntaxiques » en 2005-2006. L'intervention de clôture « *Pratique et éthique* » a eu lieu le 31 mai 2006 (Portela, 2006). Ces travaux ont notamment donné lieu à la publication de « *Pratiques sémiotiques* : immanence et pertinence, efficience et optimisation » (Fontanille, 2006), avant leur développement dans l'ouvrage de 2008.

Outre les contributions séminales de Greimas, de Floch ainsi que les vôtres, y a-t-il eu d'autres chercheurs ou travaux, peut-être moins visibles, dont les idées ont été fondamentales et ont contribué à la sédimentation de la sémiotique des pratiques ?

J.F.: Déjà Françoise Bastide[5], dans ses travaux sur les questions biologiques, analysait des pratiques expérimentales. Elle était très en avance sur tout le monde ; elle n'analysait pas « le discours scientifique » comme disait Greimas, mais le détail pratique des dispositifs expérimentaux. Dans cet esprit pionnier, elle a tout particulièrement collaboré avec Latour et Fabbri.

Ensuite Landowski, dès son premier livre, dès *La société réfléchie* (1989), avec le concept central de situation, a ouvert la voie aux pratiques. Il n'avait pas encore une claire vision des conséquences de cette innovation, et pourtant les situations étaient déjà des compositions hétérogènes de discours, de gestes, d'opinions, de comportements, de pratiques sociales.

5 Voir notamment Bastide (1979, 1981) et Latour et Bastide (1983).

Enfin, dans les travaux de Manar Hammad[6] sur l'espace, il y a toujours eu des pratiques : la cérémonie du thé, au tout début, c'était une pratique ; et ensuite, quand il a travaillé sur les architectures et les urbanismes anciens, il a mis en œuvre une méthode qui consistait à repérer des expressions architecturales et urbaines pour reconstituer les pratiques correspondantes, les gestuelles et les comportements humains dont ces expressions matérielles et structurelles témoignaient.

Dans l'histoire récente de la sémiotique greimassienne, du Séminaire et de ses membres, le dialogue avec Bruno Latour, après la parution d'*Enquête sur les modes d'existence* (Latour, 2012), a stimulé et provoqué les sémioticiens. Latour faisait depuis longtemps (parfois en complicité avec Fabbri, ou Bastide et Fabbri) un usage « praxique » de quelques concepts sémiotiques (actant, énonciation, etc.) qu'il appelait l' « organon ». Quand nous avons discuté avec lui (il est venu deux fois au Séminaire après 2012), nous avons relancé des réflexions plutôt anthropologiques sur les prolongements de la sémiotique des pratiques (mon livre *Sémiotique des pratiques* datait de 2008).

Reconfigurations épistémologiques

L'œuvre de Jean-Marie Floch est souvent citée comme un jalon de l'analyse des pratiques, notamment dans ses études sur les usagers du métro et sur la conception d'espaces commerciaux (Floch, 1987, 1990). Selon vous, le développement de ce courant a-t-il été essentiellement collectif et s'est-il amorcé au sein du Groupe de recherches sémio-linguistiques (EHESS-CNRS), ou considérez-vous plutôt que la vision pionnière de Floch en a été le principal catalyseur ?

J.F.: Dans l'équipe qui était autour de Greimas, les gens venaient de disciplines et de pratiques scientifiques très différentes, et, en outre, ils exerçaient des métiers différents. Floch a commencé à analyser des pratiques quand il a été recruté dans l'agence IPSOS ; avant, il faisait des prestations dans les entreprises, mais elles étaient encore textuelles (logos, publicités). À Ipsos, il a eu affaire à des clients, des problématiques, et un univers sémiotique qui appelait des analyses des pratiques. Mais j'ai déjà signalé plus haut que le mouvement était presque général. En tout cas, pour moi, les travaux de Floch et Landowski sont ceux qui m'ont mis sur la piste des pratiques. Disons que s'il y a des pionniers, ce sont bien Floch et Landowski, et je leur dois beaucoup.

Tous deux travaillaient en dehors des universités, Floch chez Ipsos, Landowski au CNRS. Je ne sais pas ce qui se serait passé s'ils avaient l'un et l'autre trouvé un poste dans une université ! Parce que, pour des raisons de cursus d'enseignement, dans les universités, du moins il y a quarante à cinquante ans, les cloisons disciplinaires étaient très solides ! Et les pratiques ne se trouvaient pas dans les cursus de littérature ou de linguistique, mais dans ceux de sociologie et d'ethnologie. Quand j'ai écrit et publié *Sémiotique*

6 Voir notamment *L'architecture du thé* (Hammad, 1987) et *Lire l'espace, comprendre l'architecture* (Hammad, 2006).

des pratiques, j'avais presque 60 ans : ma carrière universitaire était faite, je ne devais plus rien à personne dans ma discipline d'origine (les sciences du langage), dans mon université (dont j'étais président), je pouvais prendre des risques facilement… comme ceux qui exerçaient en dehors de l'université.

L'horizon sémio-anthropologique et les pressions du monde réel

Le passage de la terminologie de « parcours génératif de l'expression » à celle de « niveaux de pertinence sémiotique », présenté initialement entre 2004 et 2005, a-t-il représenté un simple ajustement de nomenclature ou une reformulation théorico-conceptuelle plus profonde ?

Qu'est-ce qui a motivé ce changement et quelles ont été ses implications épistémologiques pour le modèle ?

J.F.: J'ai beaucoup hésité et fluctué sur la nature épistémologique de ce que je faisais. D'abord, j'ai tenté le parcours génératif de l'expression, ce qui pouvait se défendre comme l'augmentation progressive de la densité des articulations sémiotiques entre les niveaux. Mais des collègues comme Francesco Marsciani m'ont fait observer que le parcours génératif de Greimas était le parcours génératif de la signification (avant la semiosis et la réunion de l'expression et du contenu), et pas du contenu, et que donc mon parcours de l'expression était problématique à cet égard. Quand on accepte le principe d'un parcours génératif, la réunion des contenus et des expressions se fait en bout de chaîne, en surface ! La semiosis est le point d'arrivée, pas le point de départ.

Les niveaux de l'expression ne pouvaient donc être que des plans d'analyse, des plans d'immanence, et pas un vrai parcours génératif de la signification. Finalement, j'ai même récemment dans *Terres de sens* (Fontanille ; Couégnas, 2018) transformé ces niveaux en régimes de semiosis : signe, texte, objet, pratique, stratégie, forme de vie, mode d'existence, ce sont des types de sémiosis, différentes manières, de plus en plus sophistiquées et englobantes, d'établir des relations entre des expressions et des contenus. Et ces types de sémiosis sont produits à la fin du parcours génératif, dans des énonciations spécifiques. Donc, aujourd'hui, les niveaux des types d'expressions sont devenus des niveaux de régimes sémiotiques, de types de semiosis.

Donc, vous voyez que ce ne sont pas des ajustements terminologiques, mais des reconfigurations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Des « ajustements » oui, mais considérables. Finalement, je serais content si mes « régimes de sémiosis » (ou régimes sémiotiques) entraient en concurrence avec la typologie des signes peirciens…

En considérant le parcours jusqu'en 2015, date de la publication de Formes de vie, *comment évaluez-vous le cheminement des pratiques en sémiotique ?*

De quelle manière la consolidation de ce courant a-t-elle reconfiguré les frontières de la discipline et son dialogue avec d'autres sciences humaines et sociales aujourd'hui ?

J.F.: Là, je ne sais pas vous répondre globalement, parce que la période qui commence en 2015 coïncide avec mon engagement dans des activités politico-administratives (au ministère), avec l'approche de la retraite, et le seul cheminement de la sémiotique des pratiques que j'ai pu observer était circonscrit aux thèses que je dirigeais, et qui utilisaient beaucoup *Pratiques Sémiotiques*. Et je voyais bien que les disciplines avec lesquelles mes doctorants devaient interagir étaient du côté de l'ethnologie et de la sociologie, mais j'ai surtout pris conscience de la dimension anthropologique de tout cela.

Mes deux derniers livres ont été dans cette direction : d'abord *Terres de sens, un essai d'anthropologie sémiotique* (Fontanille ; Couégnas, 2018) avec Nicolas Couegnas (où j'ai fait un long chapitre sur les pratiques, les principes, les formes de vie et les enjeux anthropologiques du mouvement coopératif), et ensuite un livre sur l'actant collectif politique, Ensemble. *Pour une anthropologie sémiotique du Politique* (Fontanille, 2021), lui aussi à dimension sémio-anthropologique, et fondé sur l'analyse des pratiques politiques dans la gestion des droits, devoirs et forces des actants collectifs. Donc, au moins pour moi et ceux qui ont travaillé avec moi, les regards se tournent vers le domaine « ethno-socio-anthropologique ».

Le glossaire de l'ouvrage Formes de vie *(2015) présente une définition consolidée de la « pratique sémiotique ». Près d'une décennie plus tard, et compte tenu des développements ultérieurs de la théorie et des nouvelles problématiques sociétales, ajouteriez-vous, réviseriez-vous ou nuanceriez-vous un élément de cette définition ?*

J.F.: Cette notice est tellement courte que si je devais répondre à votre question, je devrais écrire une ou deux pages. Considérez que cette notice sur les pratiques est très insuffisante, en comparaison des autres, et que ma réponse ne signalerait pas une évolution, mais constituerait une grosse correction. Je crois qu'en rédigeant ce glossaire, j'avais passé tellement de temps sur les pratiques, et écrit en quantité, que je ne savais plus comment en faire la synthèse sans me répéter, alors j'ai éludé !

À votre avis, de quelle manière le contexte intellectuel et institutionnel de la sémiotique « post-greimassienne » – avec la dispersion du groupe originel et la formation de nouveaux courants – a-t-il influencé la formulation de votre proposition dans Pratiques Sémiotiques *(2008) ?*

J.F.: À mon avis, aucune influence. Moi je n'ai jamais travaillé pour créer un courant différent. Je m'inscrivais et je m'inscris encore dans les perspectives ouvertes par Greimas, et je n'ai cessé de porter au premier plan les sujets qui avaient été oubliés, mal traités, laissés en chantier, ou masqués. Mais il est vrai que mes livres des années 2008-2021 sont tous des manières de ramener dans le corpus théorique commun des problèmes que d'autres, comme Coquet, Landowski, Bordron avaient abordé en se séparant de ce corpus et en renonçant radicalement ou modérément à un projet théorique commun. De ce point de vue, en tant que ferme tenant d'une cohésion

théorique et méthodologique collective, entre mes pairs, j'ai tenu compte de ce que les « divergents » faisaient, en accentuant leur différence, pour proposer des solutions non divergentes, mais progressistes.

Dans le contexte institutionnel et intellectuel des années 2005-2010, lors de la préparation et de la sortie de *Pratiques Sémiotiques*, il y avait aussi une évolution considérable des sciences de la communication et de la culture, partout dans le monde : une utilisation fréquente, multiforme et très approximative des instruments conceptuels et des méthodes sémiotiques. Parfois en appelant tout cela de la sémiotique, parfois sans le dire.

Ce qui me gênait de plus en plus, ce n'était pas l'inexactitude, l'usage superficiel et opportuniste de la sémiotique, mais, plus profondément, le dévoiement massif du projet scientifique de la sémiotique. Concrètement, on pouvait penser que la sémiotique, c'était devenu la liste des sujets d'actualité en communication et études culturelles : les discriminations, la culture populaire, le féminisme, la guerre, le terrorisme, l'intelligence artificielle, les réseaux sociaux, etc. C'était comme si on redéfinissait les mathématiques avec la liste des divers usages disciplinaires et technologiques qu'on en fait. Pour moi, faire de la sémiotique c'est travailler à l'amélioration des méthodes, des fondements théoriques, en s'appuyant sur des corpus concrets qui « résistent » à l'analyse, et pas forcément d'actualité. J'ai peut-être tort, mais cela explique la manière dont sont conçus tous mes livres de la période : *Pratiques Sémiotiques*, *Formes de vie, Terres de sens*, *Ensemble*.

Certaines transformations politiques, sociales, technologiques ou économiques ont-elles exercé une pression externe en faveur de la sémiotique des pratiques ?

Si oui, lesquelles ont été particulièrement importantes dans les contextes mondial, européen et français ?

J.F.: J'ai du mal à me souvenir précisément de ce qui se passait dans les années 2005-2010 et qui aurait pu me mobiliser en faveur des pratiques. Globalement, c'est à cette époque que l'on a appliqué aux universités européennes le « new management » néo-libéral, et que l'idée selon laquelle les recherches et les formations devaient avoir un impact social, économique ou culturel dans la « vie réelle », parce que cet impact est observable, voire mesurable, et convient au « new management » universitaire. Si on met entre parenthèses (c'est difficile !) les inconvénients, les dommages et l'orientation idéologique du « new management universitaire », il a tout de même contribué à nous faire tous réfléchir à notre engagement dans la réalité sociale, et auprès de tous les humains réels en proie aux mondes de sens qui les entourent.

Je n'étais pas un adhérent inconditionnel de cette conception des choses, mais je n'étais pas non plus hostile. Je me disais que probablement toutes les disciplines allaient évoluer sous la pression de cette tendance politico-idéologique, et que ce serait mieux si la sémiotique s'occupait du monde aux alentours, et pas seulement d'elle-même (c'est

un peu contradictoire avec ce que j'ai écrit dans la réponse précédente, mais personne n'échappe à ses contradictions, sauf en mourant). Donc les pratiques, les formes de vie, l'anthropologie politique, c'était un peu un retour au monde réel…

En guise de conclusion

Considéré comme une source historiographique située, le témoignage de Jacques Fontanille ne permet pas, à lui seul, de fixer une chronologie définitive de la sémiotique des pratiques. Il met toutefois au jour la manière dont un acteur central relie rétrospectivement des innovations théoriques, des trajectoires individuelles et des cadres institutionnels. La principale contribution de l'entretien est de montrer que la constitution de ce domaine ne relève ni d'une rupture ponctuelle ni d'une invention isolée : elle procède d'une reconfiguration collective et progressive, dont le passage des niveaux de pertinence aux régimes de sémiosis et la révision critique de la définition proposée dans *Formes de vie* constituent deux résultats épistémologiques majeurs.

Cette reconstruction ouvre plusieurs pistes. Elle invite à confronter ce témoignage aux archives des séminaires, aux publications contemporaines des événements et aux récits d'autres membres du réseau. Elle permet aussi d'interroger les usages actuels de la sémiotique des pratiques dans l'analyse des plateformes numériques, de la désinformation, des collectifs politiques et des transformations sociales, ainsi que dans le dialogue avec l'anthropologie, la sociologie et les études culturelles. Au Brésil, où ces propositions ont déjà donné lieu à des développements théoriques et analytiques (Portela, 2008 ; Schwartzmann, 2009 ; Nogueira, 2021 ; Barbosa ; Cortina, 2023), l'entretien peut ainsi servir non seulement de document historiographique, mais aussi de point d'appui pour de nouvelles recherches.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier la professeure Carolina Lindenberg Lemos, de l'Université Fédérale du Ceará (UFC), dont l'aide a été précieuse dans la formulation des questions adressées au professeur Jacques Fontanille. Je remercie également la Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior (CAPES) pour la bourse de recherche qui a contribué à la réalisation de ce travail. Ma reconnaissance va aussi au Groupe de recherche en sémiotique de l'Université Fédérale du Ceará (SEMIOCE), qui a accueilli les réflexions de Jacques Fontanille et nourri les échanges autour de la lecture de ses œuvres. Enfin, j'adresse mes remerciements les plus sincères au professeur Jacques Fontanille pour sa disponibilité, la générosité de son accueil et la confiance avec laquelle il a accepté de répondre à mes questions et d'autoriser la publication de cet entretien.

Références

BASTIDE, F. Le foie lavé : approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales. *Actes Sémiotiques* – Documents, n. 7, 1979.

BASTIDE, F. La démonstration : analyse de la structure actantielle du faire-croire. *Actes Sémiotiques* – Documents, n. 28, 1981.

BARBOSA, J. A.; CORTINA, A. Girls in the House: gêneros e práticas semióticas. *Signótica*, v. 35, e74098, 2023.

BORDRON, J.-F. *L'iconicité et ses images*. Paris: PUF, 2011.

BOURDIEU, P. *Sociologie de l'Algérie*. Paris: PUF, 1958.

BOURDIEU, P. *Le sens pratique*. Paris: Minuit, 1980.

CAVALIERE, R. S. As fontes orais e sua relevância nos estudos linguístico-historiográficos. *DELTA*, v. 29, n. 2, p. 363-377, 2013.

CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOTIQUES. Présentation. Université de Limoges. Disponível em: https://www.unilim.fr/ceres/bienvenue-au-ceres-2/. Acesso em: 18 jan. 2026.

CHATELAIN-PONROY, S. *et al.* The impact of recent reforms on the institutional governance of French universities. In: SHATTOCK, M. *International Trends in University Governance*. Routledge, 2014. p. 67-88.

FLOCH, J.-M. La génération d'un espace commercial. *Actes Sémiotiques* – Documents, n. 87, 1987.

FLOCH, J.-M. *Sémiotique, marketing et communication.* Paris: PUF, 1990.

FONTANILLE, J. Pratiques sémiotiques : immanence et pertinence, efficience et optimisation. *Nouveaux Actes Sémiotiques,* n. 104-106, 2006.

FONTANILLE, J. *Pratiques sémiotiques.* Paris: PUF, 2008.

FONTANILLE, J. *Formes de vie.* Liège: Presses Universitaires de Liège, 2015.

FONTANILLE, J. *Ensemble:* pour une anthropologie sémiotique du Politique. Liège: Presses Universitaires de Liège, 2021.

FONTANILLE, J.; COUÉGNAS, N. *Terres de sens:* essai d'anthroposémiotique. Limoges: PULIM, 2018.

GREIMAS, A. J. *Sémantique structurale:* recherche de méthode. Paris: Larousse, 1966.

GREIMAS, A. J.; COURTÉS, J. *Sémiotique :* dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Paris: Hachette, 1979.

HAMMAD, M. L'architecture du thé. *Actes Sémiotiques* – Documents, n. 84-85, 1987.

HAMMAD, M. *Lire l'espace, comprendre l'architecture.* Paris: Geuthner, 2006.

LANDOWSKI, E. *La société réfléchie.* Paris: Seuil, 1989.

LATOUR, B. *Enquête sur les modes d'existence:* une anthropologie des Modernes. Paris: La Découverte, 2012.

LATOUR, B.; BASTIDE, F. Essai de science-fabrication. *Études françaises*, v. 19, n. 2, 1983.

MARRONE, G. *L'invenzione del testo*: una nuova critica della cultura. Roma-Bari: Laterza, 2010.

NOGUEIRA, R. M. *A prática semiótica do meme*. 2021. Dissertação (Mestrado em Linguística) – Universidade Federal do Ceará, Fortaleza, 2021.

PORTELA, J. C. Conversations avec Jacques Fontanille. *Alfa: Revista de Linguística*, v. 50, n. 1, p. 159-186, 2006.

PORTELA, Jean Cristtus. *Práticas didáticas*: um estudo sobre os manuais brasileiros de semiótica greimasiana. 2008. Tese (Doutorado) –Faculdade de Ciências e Letras de Araraquara, Universidade Estadual Paulista, 2008.

PORTELA, J. C. Nouvelles conversations avec Jacques Fontanille. *Alfa: Revista de Linguística*, v. 59, n. 3, p. 605-633, 2015.

SCHWARTZMANN, Matheux Nogueira. *Cartas marcadas*: prática epistolar e formas de vida na correspondência de Mário de Sá-Carneiro. 2009. Tese (Doutorado) – Faculdade de Ciências e Letras de Araraquara, Universidade Estadual Paulista, 2009.

Como citar este trabalho:

NOGUEIRA, Rafael Martins. La parole à Jacques Fontanille. *CASA: Cadernos de Semiótica Aplicada*, São Paulo, v. 19, n. 1, p. 11-25, jul. 2026. Disponível em: https://periodicos.fclar.unesp.br/casa/index. Acesso em "dia/mês/ano". http://dx.doi.org/10.21709/casa.v19i1.21378.